

# Toursky : l'émotion née de la décharge

"L'opéra des rats", version 96, est une oeuvre poétique grâce au verbe de Léo Ferré si bien mis en espace par Richard Martin

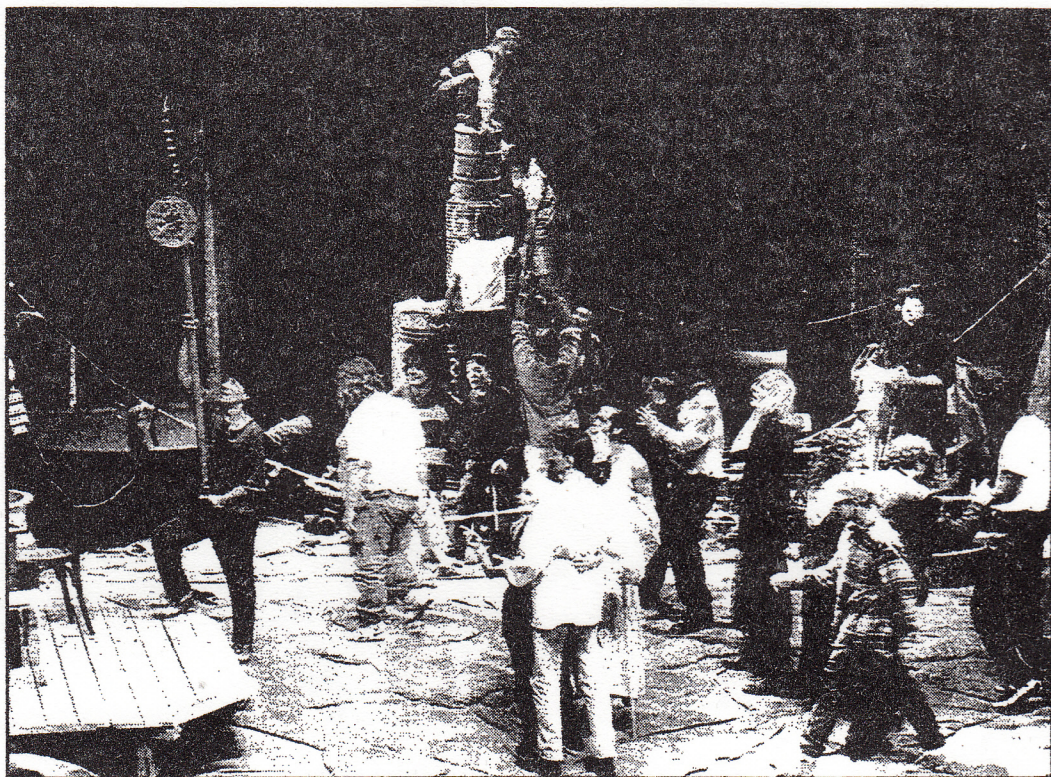
Certains ont vu la première version de *L'opéra des rats* en 1983. Ils affirment que le propos alors était assez revendicatif, contestataire, politique. Les premières désillusions engendrées par la Gauche au pouvoir étaient passées par là.

Treize ans après, cet aspect là est gommé au profit d'une vision plus poétique et humaniste. Pourtant, la déception est toujours au rendez-vous de la société. Mais Richard Martin a préféré mettre en valeur le verbe même de Léo Ferré, son essence plus que son sens. D'où un *Opéra des rats 96* majestueux, qui puise dans la fange l'espoir d'un rebond sur la vie.

En deux heures, le spectateur découvre ainsi le petit monde de cette décharge — ce pourrait être La Nerthe ou l'Estaque — qui, jour après jour, s'invente une vie en relation avec le matériau de base disponible sous la main. Grandiose, imposant, le décor réalisé par le Petit Chantier dessine cet univers glauque où se côtoient les hommes et les rats, les eaux boueuses et les crins d'oiseaux.

Au repas de la vie, ils sont une quarantaine à se partager cet espace, la famille de la Mamma d'un côté et une autre, black, de l'autre en étant les frontières. Au milieu, une poubelle déverse régulièrement son lot d'ordures, nappe offerte à l'appétit de ces êtres silencieux qui n'ont pour seule issue que le rêve ou la musique.

Le rêve est symbolisé par un jeune garçon — Julien Parnis



Quand on n'a que la décharge pour rêver, le moindre événement est alors le prétexte à la fête, à l'oubli. (Photo Yvon AGNELLO)

et Samir Mohamed en alternance — qui offre au spectacle ses plus belles scènes, oniriques, surréalistes, comme ce mariage finissant dans la tempête. La musique, c'est celle interprétée en direct par Phil Spectrum, Nicolas Zaroff, avec la voix troublante et noire de Marie-Ange Jannuccillo. Leur répondeur en écho coloré le sax de Jean-Jacques Elangué et les percus de Bami Jean Tsakeng.

Dans cet univers, des figures se détachent, s'imposent. Tania Sourseva, la Mamma, livre ainsi une très belle scène en

solo, Jean Nehr campant l'homme âgé détonateur, Danny Barraud offrant son timbre lyrique à cet opéra loin de l'Italie. Philippe Vincenot se prenant pour un magicien. Wladislaw Znorko bouclant la boucle en inattendu travesti tapinant et souffrant sa solitude d'âme.

Dans la lumière si riche, si inventive et si juste de Richard Psourtseff, avec quelques effets spéciaux signés Roy, *L'opéra des rats* prend son envol au fil des tableaux, le plus beau étant bien sûr le dernier, une carcasse de voi-

ture devenant sous la neige la nouvelle Arche de Noë de ce condensé d'humanité, miroir de nos propres défaites.

C'est aujourd'hui, c'est au Toursky, c'est du théâtre superbe. Mais c'est aussi partout ailleurs, dans la rue. Et c'est la vie.

Patrick MERLE

► *L'opéra des rats*, de Richard Martin, dialogues Léo Ferré, jusqu'au 14 décembre au Toursky, 16 passage Léo Ferré (3e). ☎ 04 91 54 58 58. Représentations du mardi au samedi à 21h, dimanche à 15h (sauf le 1er novembre).